

LOUIS FRANCIS

LA NEIGE

DE GALATA

ROMAN

nrf

QUATRIÈME ÉDITION

GALLIMARD

LA NEIGE DE GALATA

DU MÊME AUTEUR

A LA N R. F.

LES NUITS SONT ENCEINTES.

DARIA OU LA MÉDÉE CONTESTÉE.

BLANC (*Prix Théophraste Renaudot 1934.*)

SOUS PRESSE :

NEUF ET UNE (En collaboration.)

EN PRÉPARATION :

LES SOCIALISTES (Roman.)

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS :

UN PRÉCURSEUR (Nevers.)

NOTE SUR LE BOURGEOIS GENTILHOMME (Delagrave.)

LOUIS FRANCIS

LA NEIGE
DE GALATA
ROMAN

Quatrième édition

nrf

GALLIMARD
Paris — 43, Rue de Beaune

L'édition originale de cet ouvrage a été tirée à vingt exemplaires sur alfa mousse des Papeteries Lafuma-Navarre, dont : quinze exemplaires numérotés de I à XV, et cinq exemplaires hors commerce numérotés de 16 à 20.

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1936.*

Plusieurs fois l'an, les journalistes qui reviennent à Paris après un voyage en Orient nous apportent une description de Constantinople. Et il n'y en a pas un qui n'orne ses articles d'une comparaison entre la ville telle qu'elle apparaît aujourd'hui et celle que Pierre Loti avait rendue aimable au public français. De sorte que chacun sait que l'aspect de Constantinople a plus changé en dix ans qu'elle ne le fit entre l'avènement du sultan Mahmud et la fuite de Mehmed Vahideddine. On a lu que le port du fez ou du kalpack est interdit, que les derviches ont été dispersés, que le turban est strictement réservé aux imams, et l'évocation du muezzin en chapeau melon est devenue un poncif. Il n'y a plus d'écrivains publics à la porte des bâtiments officiels, plus de magiciens dans les rues ; l'art des calligraphes s'est perdu avec le changement d'écriture ; les enseignes des magasins ne sont plus remarquables que par les singularités de l'orthographe phonétique.

Maint auteur a déjà déploré les dégâts que le modernisme de la vie turque avait causés au pittoresque traditionnel de la grande cité de l'Est. On a d'ailleurs exagéré ; sa beauté reste entière, et les aspects du progrès matériel ou la teneur des idées prétendues modernes, sont loin d'avoir l'uniformité qu'on leur prête. Il y a entre le tramway de Stamboul et celui de Pest (comme entre les élèves-ingénieurs des deux pays) des différences moins évidentes que celles qui

distinguent une araba d'un kotchiss ; mais, quoique plus difficiles à discerner, elles existent, et les remarques qu'elles suggèrent sont peut-être plus riches en valeur humaine que les descriptions curieuses des passants d'autrefois.

Cependant, de tous les reporters, nul n'a encore noté la disparition de la place du Taksim. C'est pourtant ce trait qui serait le plus propre à frapper d'étonnement le voyageur revenu à Constantinople après une longue absence. Sans doute le nom existe-t-il encore pour désigner le carrefour qui s'élargit à la jonction de la rue de Péra, de Sira-Selvi, d'Ayas-Pacha, et de la grand'rue de Pancaldi ; mais le mot n'a plus la même signification. Pour les enfants qui grandissent dans les écoles de la République Turque, la place du Taksim, c'est un rond-point au milieu duquel s'élève un monument commémoratif de la victoire kémaliste. Sous une espèce d'arc de triomphe étroit de couleur rouge brunâtre, un statuaire italien nommé Canonica a représenté, d'un côté Mustafa Kémal partant pour l'offensive d'Afiun Karahissar à la tête de ses troupes figurées par quelques types symboliques, et, de l'autre, le Ghazi, encadré d'Ismet et de Fevzi pachas, tous les trois en redingote, proclamant la République.

Il y a douze ans, le Taksim c'était tout autre chose.

Aujourd'hui, en débouchant de la rue de Péra, on voit sur la gauche un quartier formé de grands immeubles modernes, du modèle de ceux où, dans toutes les capitales du monde, on trouve à se loger pour quinze ou vingt mille francs par an, et, si l'on s'avance dans cette direction, on constate que ce groupe de constructions est rangé le long de rues dessinées selon un plan où règne la symétrie.

C'est précisément cela qu'on ne peut voir sans une exclamation de surprise. Naguère, à l'emplacement de ce quartier, s'étendait un vaste terrain vague que tout le monde appelait Champ-de-Mars. Les Turcs pro-

nonçaient comme nous, et les Grecs disaient Sandemarsse. Lorsque le promeneur, après avoir parcouru la rue de Péra, arrivait sur cette esplanade, il découvrait un spectacle d'un tout autre caractère que celui qu'il venait de quitter. D'abord il longeait les murs du *Taxim* lui-même. (Un *taxim* n'est pas une citerne comme on le croit quelquefois. C'est un bâtiment dans lequel on trouve une cuve de marbre rectangulaire divisée en compartiments d'où partent les tuyaux pour la distribution de l'eau. Un *taxim* ne constitue pas une réserve, mais sert uniquement à répartir l'eau entre les différents arrondissements.) De l'autre côté de la place, en bordure de la rue de Pancaldi, il découvrait la grande caserne d'Halil Pacha qui ressemble plus à un palais mauresque qu'à un bâtiment militaire. Plus loin, la suite continue des Jardins d'été, dont la verdure se découpe sur le ciel bleu, sans que derrière elle on devine le vaste ravin qui dévale vers le Bosphore. Le Champ-de-Mars se terminait à l'ouest par un bourrelet de terre dominant la rue Validé-Tchesmé, et, de là, la vue s'enfonçait dans un quartier formé de petites maisons de pierre badigeonnées en ocre. De la rue montait un grand bruit : fracas des charrettes sur la chaussée dont le pavage est d'une irrégularité séculaire ; grelots des colliers de chevaux, cris des cochers, éclats des disputes. C'est par là que les voituriers avaient leurs écuries, et comme l'usage de conduire à droite de la chaussée n'a été que récemment adopté à Constantinople, chacun avertissait les autres de ses mouvements : appels, reproches, railleries sonnaient gaiement, jusqu'au moment où ces voix se perdaient dans le tohu-bohu catastrophique d'un accrochage.

Tandis que l'on suivait lentement la levée de terre, en s'éloignant de ce remous de voitures, on était bien loin d'imaginer le paysage que l'on découvrirait à la pointe supérieure du vaste triangle dessiné par

la place. On s'arrêtait interdit. Un véritable précipice limite ici la colline de Péra, comme si, à la suite d'un dessein prémédité, le cosmopolitisme de ce quartier avait été séparé par un ravin infranchissable d'une région où se conservent les formes de vie, les croyances, les superstitions de la Byzance originelle. En face, escaladant l'escarpement, le faubourg grec de Tatavla, petites maisons de bois tout à fait semblables à celles que l'on construisait au temps des Comnènes et des Paléologues. Deux églises limitent ce quartier chrétien : tapie au fond du ravin, Saint-Constantin, avec ses dômes qui sont comme de gros bourgeons serrés les uns contre les autres ; au sommet de la colline, Saint-Démétrius ; on n'en voyait que le fronton, angle très obtus surmonté d'un bref clocher. Ce pignon se détachant sur le ciel, accompagné d'un haut et net cyprès, formait un « motif » très élégant dans sa simplicité, et qui faisait sourire si l'on savait que dans la chambre aux icônes un Saint-Éleuthère très ancien écoutait la prière inquiète des filles qui trouvaient le mois trop long, et, moyennant quelques cierges, demandaient à la Très-Sainte-Vierge, par son intercession, de les tirer d'affaire.

Enfin, au bout de l'éperon où s'accroche Tatavla, on voyait Kassim-Pacha et ses pauvres mosquées, ses maisons dans le bois desquelles la poussière soulevée de la rue Yéni-Chehir s'incrustait, ses jardinets. De ce côté-là, la vue pouvait atteindre très loin ; un second plan où le gris et le rose fondaient en eux toutes les autres couleurs, présentait l'esquisse de tous les monuments qui hérissent Stamboul depuis Sultan Sélim jusqu'à Melek Sultane.

PREMIÈRE PARTIE

Le 10 juillet 1922, jour d'arrivée du paquebot *Caramanie*, parmi les personnes qui descendaient du tramway Fatih-Harbieh à la station du Taxim, se trouvait un capitaine du 13^e d'infanterie. Ce régiment tient garnison à Nevers, mais il avait fourni un détachement destiné au Corps d'Occupation de Constantinople.

L'officier fit quelques pas, puis revint en arrière, et se retourna encore, comme quelqu'un qui ne s'est pas encore orienté. Un cocher l'aperçut, fit aussitôt avancer son phaéton et lui offrit ses services. Le capitaine l'envoya promener. Il avait vu la caserne Halil Pacha, et, traversant la chaussée, il s'y dirigea.

C'était un homme d'environ trente-trois ans, grand et vigoureux. Il représentait assez bien ce type dont, avant la guerre, dans une bourgade du centre de la France, on aurait pu dire qu'il « faisait bel homme ». Pourtant, il manquait de tournure. Malgré la poitrine large, son ceinturon ne lui dessinait point de taille. Il marchait en roulant les épaules, et ses bras, en se balançant, ne se détendaient pas complètement ; ses mains aussi, qui étaient très fortes, restaient à demi

fermées, comme chez ceux dont les muscles sont développés par des travaux de peine. Son visage s'ornait d'une grosse moustache noire. Bien qu'éclairés par des yeux vifs, ses traits manquaient d'expression. On lisait seulement sur ses lèvres d'homme bien portant qu'il ne devait pas facilement laisser échapper ce par quoi la vie pouvait amorcer son avidité.

Il leva les yeux vers la caserne. Il était quatre heures de l'après-midi. Le soleil éclatant donnait un reflet doré au badigeon ocre des murs, et les pierres blanches qui soulignaient les angles et les encadrements des fenêtres arquées en tiers-point resplendissaient comme du marbre. Le capitaine fit une moue admirative.

— Mon vieux, pensa-t-il, ces gens-là ne se mouchaient pas du pied. Loger de la troupe dans des bâtiments pareils...

Il arriva devant la sentinelle qui lui présenta les armes. Il lui rendit son salut en la toisant de la tête aux pieds. Pour l'œil le moins artiste, il était évident que la tenue du troupier ne s'accordait pas avec le style de la caserne ; plutôt que du modeste drap bleu du fantassin, l'architecture du lieu se serait accommodée de la tunique à fourragère d'or et à revers écarlate des lanciers ottomans. Puis il pénétra sous le porche et demanda au sous-officier du poste s'il pouvait le faire mener au chef de bataillon commandant le détachement. Le sergent répondit que cet officier n'était pas à son bureau.

— C'est bon, dit le capitaine, je reviendrai dans une heure.

Et il sortit.

— Naturellement, se dit-il, par cette chaleur, le vieux doit roupiller jusqu'à la fraîche.

Devant lui s'étendait l'esplanade. Sans doute, s'il avait connu la ville, l'heure que l'attente l'obligeait à perdre, il l'eût assurément passée dans le *Jardin d'Été* dont l'entrée était à quelques pas de lui. Mais il ne

la soupçonnait pas, et, en flânant, il s'avança sur le Champ-de-Mars.

Ce terrain avait été naguère une place d'exercices militaires, mais, en 1922, il ne servait plus de champ qu'à des ébats très pacifiques. Là des loueurs de chevaux dont les bêtes avaient des colliers ornés de perles bleues attendaient les promeneurs qui désiraient se rendre aux Eaux-Douces par le chemin de Chichli. Des enfants entouraient les marchands de pois chiches et de pistaches qui acceptaient en paiement des rognures de plomb. (Il y a quelques années, la police a interdit aux « léblébidjis » d'accepter le plomb de leur clientèle puérile, car les galopins partaient à la conquête des tuyaux à gaz avec l'audace et l'opiniâtreté des chercheurs d'or). Pour les cavaliers novices, de petits ânes et des poneys faisaient le tour de la place. Mais la faveur allait surtout aux loueurs de bicyclettes. On imagine mal un cycliste dans les rues de Péra, qui sont autant d'escarpements. Force était aux jeunes gens de restreindre leur parcours à la longueur du Taxim, et, pendant des heures, ils traçaient sur la place des cercles, des huit, des « épingles à cheveux ». Les nickelures étincelaient au soleil, et, pour éviter que leurs zigzags se rencontrassent, les sportsmen à fez et à chemises multicolores accomplissaient des prodiges d'équilibre. Mais les freins bloqués ou les redressements miraculeux ne conjuraient pas toujours les chocs, et l'on pouvait assister à d'assez curieux enchevêtrements. Bien plus, un amateur de motocyclette se lançait à toute allure à travers le réseau tissé par les vélos et ceux-ci s'écartaient comme des hirondelles au passage d'un milan.

— Drôle de vélodrome, murmura le capitaine. Tout de même ces bougres-là sont adroits. Je me disais la même chose ce matin, avant de débarquer, en voyant dans le port tous ces bateaux autour des navires. Je me demandais comment ils faisaient pour ne pas se rentrer dedans...

Il contourna la place par le nord et parvint au petit tertre au pied duquel se creuse le ravin de Tavatla.

— Changement à vue ! On me l'avait bien dit ; ce pays n'est pas banal. Mais par où diable passe-t-on pour arriver de l'autre côté ?

En bon officier d'infanterie, il eut tôt fait de se résumer la topographie des collines et découvrit la ligne des maisons de la rue Elma-dagh, qui, limitant Altyn-Bakkal, descend de Pancaldi vers Saint-Constantin.

Puis il examina les maisons de Tavatla.

— Dommage que je ne voie pas comment traverser, car j'aurais bien voulu regarder de près comment c'est construit. Tout en bois. Et les joints ? Je ne vois point de cheminées. Naturellement. Mais alors, en hiver ? On m'a dit que ça pinçait par ici. Et si ça se mettait à flamber ? Quelles boîtes d'allumettes ! Sûrement que les assurances ne marchent pas.

Puis ses regards se tournèrent vers Kassim-Pacha et l'admirable horizon de Stamboul mais ne s'y arrêtrèrent pas.

— C'est plutôt moche, pensa-t-il. On n'a pas idée de laisser une ville dans un état pareil. Déjà, en montant du port, j'avais remarqué que le pavage était ignoble.

Mais sa présence avait été remarquée par le patron d'un petit café en plein vent, établi à quelques mètres de là. Les tables en étaient protégées contre le soleil par quelques poutres recouvertes de feuillages desséchés. Le kahvedji s'avança, et, l'appelant pacha, avec des gestes fort civils, l'invita à s'asseoir.

— C'est une idée, répondit le capitaine.

A une heure d'affluence, une question de prestige l'eût peut-être fait hésiter, mais il n'y avait alors d'autre consommateur qu'un vieillard enturbanné qui fumait son narghilé et regarda l'officier avec une parfaite indifférence. Au restaurant, à midi, il avait appris

que limonade se dit *gazos*. C'était le seul mot turc qu'il connût. Il l'employa.

Déjà un gamin s'était approché, traînant derrière lui sa boîte de boyadji où des cônes de cuivre étincelant coiffaient les petits pots de teinture. Levant les yeux vers le capitaine, du doigt il lui désignait ses bottes, et, sans attendre la réponse, il s'installa sur son petit tabouret recouvert d'un minuscule morceau de tapis. L'officier eut d'abord envie de le repousser, mais il pensa que cela lui ferait passer le temps, et il se mit à suivre avec intérêt les procédés du petit cireur.

— C'est toute une technique, pensa-t-il, et, sans contredit, ça m'a l'air mieux que nos cirages.

Le boyadji lava d'abord les bottes avec une éponge humide d'eau savonneuse. Puis il passa un chiffon sec, et, avec ses doigts enduits de parafine, il massa amoureuxment le cuir. Au moyen d'une petite éponge, il mit la teinture; de nouveau avec ses doigts nus il plaqua de bas en haut une couche de cire. Et, saisissant ses deux brosses qu'il frottait alternativement sur la chaussure, il se livra à une sorte de danse des bras, où l'on aurait pu lire l'enthousiasme et la volonté de vaincre. Quand la brosse atteignait le terme de sa course de retour, il la lâchait pendant un temps infime, puis il l'empoignait aussitôt en faisant claquer sa paume sur le manche de l'ustensile. Et le tourbillon de poils de porcs montait et descendait le long de la jambe de l'officier. Enfin, avec une bande de velours, le boyadji acheva son travail par une caresse pleine de lenteur et d'emphase. Et il salua.

— Bouyouroun pacham.

Le capitaine était embarrassé pour demander ce qu'il devait. Il tira de sa poche une poignée de pièces de monnaie. Il ne s'en rappelait guère la valeur respective et hésita un moment en regardant sa main ouverte, le temps d'ordonner ses souvenirs. Mais le gamin, avec

un geste poli et néanmoins plein d'autorité, prit dans le tas ce qui lui convenait et s'éloigna fort dignement, tandis que le kahvedji fermant à demi les yeux et hochant la tête semblait dire à l'étranger : « N'ayez crainte, tout est en règle. »



ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

EXTRAIT DU CATALOGUE

Romans, Nouvelles

(publiés du 15 Septembre au 31 Décembre 1935)

FRANÇOIS BARBEROUSSE. L'Homme sec	15 fr.
JACQUES BARON. Charbon de Mer (<i>Prix des Deux-Magots 1935</i>)	15 »
JEAN BASSAN. Le Centre du Monde	15 »
JACQUES BONJEAN. Les Mains pleines.. .. .	15 »
EMMANUEL BOVE. Le Pressentiment	15 »
ROGER BREUIL. Augusta	15 »
HENRI CALET. La Belle Lurette	15 »
ROSE CELLI. Ombre	15 »
— — A l'Envers du Tapis	15 »
ROGER COUDERC. Brigitte l'Étrangère.. .. .	15 »
EUGÈNE DABIT. La Zone verte.	15 »
JACQUES DEBÛ-BRIDEI. Jeunes Ménages (<i>Prix Interallié 1935</i>)	15 »
MAURICE FOMBEURE. Soldat	15 »
ANDRÉ FRAIGNEAU. L'Irrésistible	15 »
CLARISSE FRANCILLON. La Mivoie.	15 »
ROBERT FRANCIS. HISTOIRE D'UNE FAMILLE SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE. Les Mariés de Paris	15 »
JEANNE GALZY. Le Village rêve	12 »
LOUIS GUILLOUX. Le Sang noir	20 »
PIERRE HERBART. Contre-ordre	15 »
PIERRE JEAN JOUVE. La Scène capitale	18 »
JACQUES DE LACRETELLE. LES HAUTS-PONTS IV. La Monnaie de Plomb	12 »
HUBERT DE LAGARDE. L'Aventure	15 »
PIERRE DE LESCURE. Pia Malécot.	15 »
ARMAND LUNEL. Le Balai de Sorcière.. .. .	15 »
DICHE MARROU. Beau fixe.	12 »
PAUL NIZAN. Le Cheval de Troie	15 »
HENRI POLLÈS. Les Gueux de l'Élite	15 »
ELIE RABOURDIN. Le Village en Fête	15 »
PASCAL ROSE. La Vie de Famille.. .. .	18 »
LOUIS ROUBAUD. J'avais peur.	12 »
FRANÇOIS DE ROUX. Jours sans Gloire (<i>Prix Théophraste Renaudot 1935</i>)	15 »
MAURICE SACHS. Alias	15 »
JEAN SCHLUMBERGER. Histoire de quatre Potiers.. .. .	15 »
ROBERT SÉBASTIEN. Le Bal masqué	15 »
SIMENON. Quartier nègre	12 »
JEAN VARIOT. RAPSODIE MONTAGNARDE. La Montagne folle	15 »
NOËL VINDRY. La Cordée	15 »
ÉMILE ZAVIE. Le deuxième Comte d'Ormoise	15 »

L'Œuvre de PIERRE HAMP

Édition définitive

LA PEINE DES HOMMES. Il faut que vous naissiez de nouveau 15 »